



Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je suis toujours fasciné par la spontanéité des enfants. Notamment quand ils jouent. L'observation de leurs jeux vaut n'importe quel programme de télévision. "Pas difficile, me direz-vous, avec ce que la lucarne à illusions nous sert aujourd'hui..." C'est vous qui l'avez dit!

COMME TOI AILLEURS

Parmi les récréations enfantines, il en est une qui tient une place particulière: celle qui consiste à entrer dans la peau de quelqu'un d'autre. "On disait que j'étais Madame..." Et *illico presto*, par la magie de l'imagination, Maéline se métamorphose en son institutrice, le salon prend des allures de salle de classe et nous voici redevenus, le temps d'une histoire, enfants sages, tenus en haleine entre Mère-grand et le Chaperon rouge. La duplication d'identité s'élève même au carré quand notre conteuse, plus vraie que l'original, mime le loup s'appêtant, sur la pointe des pattes, à commettre ses méfaits gloutons. Dans cette configuration, chacun tient son rôle, qui du narrateur, qui du spectateur, en sachant pertinemment bien que c'est "pour du rire".

COMME MOI PAS LÀ

Les adultes – chacun le sait, et particulièrement les enfants à qui on ne la fait pas, et qui savent nous prendre pour ce que nous sommes – ont parfois l'esprit un peu tordu. Ils ont inventé un jeu du "faire comme si", version paradoxale. Il consiste à dire – à défaut

de faire croire – à notre interlocuteur que nous ne sommes pas là tout en y étant. "Faites comme si je n'étais pas là!", dit le maître chevronné au jeune enseignant stagiaire, ou le photographe à son modèle, ou encore le moniteur d'autoécole au candidat au permis. Et bien sûr, l'évalué, le photographié et l'apprenti chauffeur ne voient que nous, camouflés derrière notre prétendue absence, comme un arlequin fluo au milieu du désert. Dans cette configuration, chacun tient son rôle, qui du présent qui préférerait ne pas l'être, qui du prétendu absent, en sachant pertinemment bien que cela ne fait rire personne.

COMME NOUS ICI

Le supporter de football – chacun le sait, et particulièrement sa compagne qui, philosophe, fait comme si elle ne voyait rien – est resté un grand enfant.

Il a juste troqué son hochet contre un klaxon, son biberon contre une cervoise dont il sait pourquoi, et son doudou contre une écharpe qu'il arbore même au zénith de l'été. Récemment, les partisans d'un club wallon, déçus des performances de leur équipe, se sont rendus à l'office avec une immense banderole sur laquelle ils avaient écrit: "Faites comme si on était là!".

Génial! Mine de rien, sans en avoir l'air, sur la pointe des crampons, cette supplique a quelque chose d'émouvant, à la limite du pathétique. Traduisons: "Messieurs les joueurs, s'il vous plaît, cessez de jouer avec nos pieds! Prenez plutôt appui sur votre calcanéum, aiguillonnez vos métatarsiens, exhortez vos phalanges pour qu'elles impriment au ballon quelques arabesques qui nous font rêver. Et accessoirement, justifiez votre pécule que nous alimentons avec, parfois, le sentiment d'être un peu pigeons. Et si, en plus, vous pouviez gagner..."

TRANSFERT

"Faites comme si on était là!" Cher ami lecteur, je vous suggère un petit exercice: analysez les effets de l'application de cette injonction à la classe (au choix, la pancarte peut être tenue par le prof ou les élèves), à la situation politique de notre beau pays (je vous laisse la responsabilité de décider qui tient le panneau... et qui tombe dedans) ou, tant qu'à faire, à un volcan islandais soucieux de sortir de l'ombre...

Pour ce qui me concerne, sachez que je vous suis infiniment reconnaissante: je n'ai pas eu à me forcer pour savoir que vous étiez là! ■

EUGÉNIE DELCOMINETTE
eugenie@entrees-libres.be

LE CLOU DE L'ACTUALITÉ - PRÉJUGÉS (P. 13)

